

assuré. La province dominicaine de France vient donc d'être reconnue canoniquement. C'est le 14 septembre, dit l'Espérance de Nancy, que cet acte important a eu lieu. En conséquence, les Dominicains français sont entrés ce jour-là sous la dépendance et l'autorité du Général de l'Ordre et le R. P. Lacordaire a cessé d'être supérieur extraordinaire. Il a été nommé Provincial.

On a déjà annoncé que la nouvelle Province a en l'honneur de voir un de ses membres, le R. P. Jandel, choisi par le Souverain-Pontife pour gouverner l'Ordre sous le titre de Vicar-Général, en attendant la nomination ou l'élection d'un Général. L'Espérance de Nancy nous apprend que, sur les ordres du nouveau Supérieur, le R. P. Bosson, Prieur de la maison de cette ville, vient de partir pour Rome.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 5 NOVEMBRE 1850.

La civilisation fut-elle mille fois plus avancée en perfectionnements industriels, n'en est pas moins en danger imminent de périr, si la foi catholique n'en retient les ressorts.

(G. de BEAUM.)

Comme nous l'avions annoncé, M. Brownson commençait, Mercredi dernier, une série de Lectures sur l'Église et la CIVILISATION. Le sujet est, sans aucun doute, de la plus haute importance, et il devait par sa nature même conduire à des développements bien élevés au-dessus de la sphère toute terrestre dans laquelle se circonscrivent malheureusement les tendances de notre siècle. M. Brownson nous a paru assumer tout d'abord une position convenable à un esprit supérieur, et digne d'un chrétien qui sait braver les préjugés et résister à l'entraînement presque général qui emporte le monde moderne vers les idées de l'ancien paganisme. Le mot de CIVILISATION, de nos jours, un effet presque magique sur une foule d'intelligences qui en comprennent bien peu la valeur et la portée. Ce mot est dans toutes les bouches et dans tous les livres; au salon et à la tribune il frappe sans cesse les oreilles. Il n'est pas de phrase sonore, pas de période retentissante où on ne trouve le secret de la gloire. Mais les admirateurs fanatiques de la civilisation apprécient bien mal, généralement parlant, les caractères de la seule Civilisation qui doit être l'objet des tendances des peuples instruits à l'école du Christ, et qui savent que la société et ses développements ne sont pas le but de l'existence de l'homme; mais qu'ils ne doivent être pour lui qu'un moyen de parvenir à la destinée à laquelle il tend au-delà de la vie. Tout système de civilisation doit donc se juger d'après sa connexion avec la véritable fin pour laquelle Dieu a créé l'homme. Les développements purement matériels, le mouvement des sociétés vers les jouissances de la vie matérielle, ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, le but de la durée des nations. Une civilisation dont les résultats se bornent principalement à des progrès et à des développements d'un genre aussi infime, n'est pas celle dont aurait droit de se glorifier et à laquelle devraient tendre des sociétés chrétiennes. Mais la morale, les vertus, voilà les éléments essentiels sans lesquels on ne saurait concevoir de civilisation vraiment digne de ce nom — et qui ne contienne pas comme la source, le principe générateur de la Barbarie. Si nous avons bien compris M. Brownson, les idées que nous venons d'énoncer sont positivement celles que ce Monsieur s'est proposé d'indiquer en donnant une suite de lectures sur l'Église et la Civilisation.

1re Lecture de M. Brownson.

Dans sa Lecture de Mercredi soir, le savant Monsieur observa que la Vérité reste toujours la même, tandis que l'Erreur est variable et sujette au changement. Delà vient que les champions de la vérité sont obligés de modifier leurs moyens d'attaque ou de défense. Le Protestantisme, à sa première apparition, se donna les allures

presque d'une religion. Il s'annonçait comme restaurateur; il vena à réparer l'ouvrage de Dieu; comme à le divin Auteur de l'Église n'eût pu faire qu'une œuvre imparfaite, il prétendait régler bien des questions, rectifier bien des erreurs. Sans être tout-à-fait exclusif, dans ses prétentions, il réclamait néanmoins pour ses doctrines la supériorité sur l'Ancienne Foi. Le temps a fait un pas, et le Protestantisme a subi des changements. Comme religion, il se montre plus indulgent; il accorde que pour ce qui touche au Salut de l'homme, pour la recherche de ses destinées éternelles, la Vieille Religion peut remplir assez bien le but. C'est une religion assez bonne pour le ciel, l'homme peut se sauver dans le Romanisme; mais le Protestantisme est plus favorable au développement de ses progrès dans ce monde; plus favorable à l'expansion de son intelligence, à la marche progressive de l'industrie, à la production du bien, au fléage du mal. Si l'homme n'était sur la terre que pour gagner le ciel, le Catholicisme lui suffirait bien; mais le Protestantisme est mieux adapté à sa double destinée. Le terrain de la Controverse entre le Catholicisme et le Protestantisme est donc changé maintenant, et on veut que la vérité appartienne au dernier parce qu'il se montre plus favorable que le premier à la civilisation et aux jouissances terrestres.

Qui ne comprend que cette manière d'argumenter du Protestantisme prouve qu'il a adopté la manière de voir des anciens Juifs charnels? Elles tiennent, dans notre siècle, tout ce qui n'est ni catholique, penche vers les tendances du Judaïsme charnel, à qui ses idées toutes terrestres sur le Messie promis fit rejeter notre Seigneur et le fit crucifier entre deux voleurs. L'essence du Judaïsme charnel consistait précisément à croire que le Règne du Messie devait être tout terrestre, et qu'il devait assurer au genre humain la prospérité temporelle et le mettre en possession de toutes les jouissances d'ici-bas. Tout ce qui est anti-catholique adopte aujourd'hui les mêmes idées. Les preuves abondent pour le démontrer. Quel est le langage que tiennent les adversaires du Catholicisme, quand, après avoir fait un tour dans les pays catholiques, ils retournent dans leurs patries protestantes? Ils vantent la supériorité de celles-ci sur les autres, et ils disent: en Suisse, dans les Cantons protestants, tout est vie et énergie. A l'activité, au fracas des affaires, à l'amoncellement des marchandises, au plein de toutes les granges, on voit tout d'abord que la main de Dieu est là. Mais, quel contraste dans les Cantons catholiques! Les yeux ne rencontrent que des Prêtres, des Sœurs et des Religieuses. On n'est témoin que d'oisiveté; ce qui signifie qu'on y dévoue plus de temps à la prière et aux affaires d'une autre vie. — On arrive à la même conclusion, si l'on jette les motifs de l'enthousiasme avec lequel on vante les progrès du XIXe siècle, et du mépris avec lequel on juge les siècles passés. Toujours, c'est le progrès matériel que l'on exalte. — L'homme a su faire du feu son agent, et de l'éclair son message. — Oui, ce sont là de belles choses; elles seraient bien dignes de la pourvue de l'homme, si la destinée de celui-ci était toute terrestre. — Un autre argument en faveur du Protestantisme, c'est qu'il favorise d'avantage la liberté — c'est qu'il émancipe l'esprit des entraves du despotisme spirituel. Mais ici encore il n'est question que d'idées charnelles sur la liberté. — Si l'on vante les progrès des sciences, c'est de la mécanique, de la chimie, de la géologie, etc., etc. que l'on veut parler; de sorte que toujours l'admiration se fixe sur ce qui tend au bien-être du corps, et que l'on fait peu d'attention de ce qui ennoblit l'âme. Détacher l'homme de la terre, diriger son attention sur le Dieu éternel, infini, qui est son principe; et sa fin, est chose à laquelle on dédaigne de songer.

Les modifications subies par les différentes écoles et les différents sectes, portent l'empreinte de ce même esprit. Le Calviniste devient Pélagien — le Pélagien se fait Unitarien — l'Unitarisme se transforme en Socialisme, et s'il ne nie pas une existence future, du moins il nie la Vie Éternelle. La même tendance charnelle se montre à nu dans la littérature. Mangeons et buvons, car demain nous mourrons; voilà la grande maxime du temps.

Les Lecteurs, les Philosophes dissertent savamment sur l'Église et sur le Moyen-Âge; ils admettent que l'Église fut autrefois une noble et civilisatrice institution; mais qu'étant immobile dans sa doctrine et ne marchant pas

comme le siècle, elle ne vaut plus rien. Si l'on parle en bien des moines et des institutions monastiques, c'est uniquement en vue des services temporels qu'ils ont rendus à la société, en copiant des manuscrits, en défrichant des terrains incultes, etc. Ce sont les mêmes vaines notions mondaines qui guident des catholiques mêmes dans la préférence qu'ils donnent dans leur estime aux Ordres actifs sur les Ordres contemplatifs. C'est inutile, sinon folie que d'employer son temps à la prière, à la contemplation du souverain bien. La mortification est abjecte. Aux yeux de ces gens-là les Antoine et les Pacôme sont des fous, et St. Siméon Stylite un parfait insensé.

En effet, ils n'ont bûrent pas de statues de colon, ils n'ont été ni de riches banquiers ni des hommes habiles dans le commerce. — On loue beaucoup les Sœurs de charité de ce qu'elles soignent les arides, donnent à manger à ceux qui ont faim, visitent ceux qui sont nus. Mais on leur trouve le tort de prier beaucoup, de se lier à Dieu par des vœux. — Pourquoi repousse-t-on les Jérites? Analysons les griefs dont les accusent leurs ennemis. Prenons pour exemple Gioberti. La quintessence de sa diatribe contre cet Ordre célèbre se réduit au reproche d'ascétisme qu'il leur adresse. Les Jésuites enseignent que l'homme doit vivre pour le ciel et non pas seulement pour la terre. Otez leur ce crime et ils sont absous. Si le christianisme consiste dans la promesse de biens à venir et dans les moyens de s'en assurer la possession, les reproches qu'on leur adresse se changent en louanges. — Eugène Sue, socialiste, (et l'un des membres de la Chambre Française) prétend que l'Évangile et le Fouriérisme sont identiques, et que les bénédictions promises dans l'Évangile doivent avoir leur réalisation sur la terre. — L'hérésie de La Menais se résume dans les mêmes idées. Ses bénédictions comme ses anathèmes n'ont rien que de charnel dans leur motif. Témoins les Paroles d'un Croquant et ces encouragements donnés au jeune soldat qui s'en va combattre pour la cause de l'humanité. L'Évangélisme — C'est là le mot à la mode, l'expression banale de l'époque. — Il connaissait un certain Ministre à qui ses scrupules avaient fait interrompre ses prédications évangéliques, par la raison plausible qu'il ne croyait plus à l'Évangile. Cependant il retourna à son ancien métier. L'ayant alors rencontré de nouveau, il lui dit: Vous avez donc recommencé à prêcher. — Oui M. — Eh bien, que prêchez-vous donc, à présent? — Oh! dit le Ministre, je prêche la religion de l'humanité.

Un acte encore le Catholicisme de s'opposer au progrès de l'éducation. Mais dans ce grief est-il question d'une instruction qui ait trait à autre chose qu'à la terre? Nullement. Toujours mêmes vues charnelles et terrestres. On a reproché au Catholicisme du Canada de n'aimer pas l'éducation, quoique pourtant, en regard à la population, vous avez plus de Collèges en Canada qu'aux États-Unis. — Enfin, on dit que le Catholicisme s'oppose au progrès des lumières en arrêtant les investigations de la raison. Il est vrai que les Catholiques ne croient pas tout à fait à la vérité. Ils ne ressemblent pas à l'enfant qui court après les papillons et à qui il arrive quelquefois d'être assez heureux pour en attraper un sous son chapeau. Non, les Catholiques ne cherchent ainsi la vérité. On ne cherche pas ce que l'on possède déjà. — Tant qu'il est lui-même le malheur d'être protestant, il fit profession de chercher la vérité, avant ainsi qu'il ne la possédait pas. — Un protestant justifia l'autre jour: "Je ne puis souffrir de voir mon esprit en esclavage. Mais, est-ce l'esprit peut être libre sans posséder la vérité. La liberté de se mettre à la recherche de mille erreurs, n'est au fond que la liberté de s'assujettir au plus honteux esclavage. La vérité en effet, est l'objet de notre intelligence; la liberté intellectuelle consiste donc non dans la recherche, mais dans la possession de la vérité. Dieu a révélé la vérité à son Église; par conséquent, il n'y a pas de nécessité pour les membres de cette Église de rechercher ce qu'ils possèdent déjà. Il n'y a pas lieu non plus d'accuser l'Église de despotisme spirituel, parce qu'elle prescrit à ses enfants de se contenter de posséder la vérité, sans courir après de vaines nouveautés. Et s'il fallait parler de despotisme spirituel, où en pourrait-on trouver des exemples plus révoltants que dans la conduite du protestantisme

me vis-à-vis de l'Irlande, vis-à-vis de certaines contrées catholiques de l'Allemagne, etc.? Il répète ce qu'il a déjà observé et ce qu'il espère avoir démontré, que les reproches d'infirmité adressés au catholicisme partent tous de considérations matérielles et charnelles. Le siècle présent exalte la matière — il est charnel comme ce Judaïsme qui a rejeté le Christ parce qu'il était pauvre et qui l'a crucifié entre deux voleurs. — Le Protestantisme se vante de l'emporter sur le Catholicisme pour les choses de la terre. Mais quand même il en serait, il ne s'en suivrait pas que le Protestantisme vient de Dieu, puisque, comme religion, son but doit être de préparer l'homme pour le ciel. Le Fils de Dieu ne s'est pas incarné et n'est pas descendu du ciel pour fonder un royaume terrestre; il est venu pour nous assurer les biens éternels — et non pour nous mettre en possession des jouissances du temps. Le Protestantisme s'assimile donc au Judaïsme charnel, en rejetant l'Église précisément pour les mêmes motifs qui firent rejeter à celui-ci le Christ lui-même. L'Église prêche Jésus-crucifié, — elle est essentiellement ascétique. — elle dit à tous que ceux qui veulent être ses enfants doivent se renoncer eux-mêmes, prendre leur croix et suivre le Dieu crucifié. Delà le scandale du Protestantisme. Mais n'est-il pas évident que la mission de l'Église est aussi méconnue par celui-ci, que celle du Messie le fut des Juifs de son temps? Il y a plus; on se méprend sur la signification de ce mot: Civilisation. — Il espère démontrer dans les Lectures suivantes que le Catholicisme est plus favorable à la vraie Civilisation que le Protestantisme. Il fera voir que le Catholicisme est le seul Agent vraiment civilisateur et que, sans son influence, toute civilisation tend à dégénérer en Barbarie.

Deux condamnations à mort ont été prononcées il y a peu de jours par le tribunal criminel de ce district, pour meurtres. L'un des sentences est Langlois; l'autre, un soldat de la garnison nommé Jones.

Quelques feuilles de cette ville réclament en leur faveur une commutation de peine. La rareté des exécutions capitales depuis nombre d'années en ce pays autorise le dicton aujourd'hui populaire que l'on ne pend plus. Quant à nous, dans un moment où nous voyons le glaive de la justice suspendu sur deux têtes coupables, nous ne prononçons pas s'il convient à l'autorité souveraine de s'inspirer à la source de son sentiment individuel plutôt qu'à celle des circonstances dont s'est environnée la perpétration du crime, lorsqu'il s'agit de faire grâce ou de maintenir la suprême sentence de la loi. Nous éveillerions peut-être en le faisant certaines susceptibilités ou même une discussion philosophique au bout de laquelle le dernier mot n'a certainement pas été dit. Si l'on devait prendre pour règle en cette matière ce qui se pratique ailleurs, la difficulté serait moindre; il suffirait en ce cas de rappeler qu'aux États-Unis de même qu'en France la peine de mort est encore aujourd'hui le châtiement des grands crimes.

La maison de G. E. McHenry de Philadelphie offrira des facilités aux personnes qui désireront visiter Londres durant l'exposition universelle qui y aura lieu en 1851. Le prix de passage pour Liverpool et en revenir, sera de cent dollars, y compris tous les fournitures nécessaires pendant le trajet. Le paquebot Mary Pleasant fera la première excursion, et le départ en est fixé au 15 mars prochain.

Il y eut à New-York la semaine dernière, (30 octobre), une ascension aérostatique dirigée par le commandant Taggart. Le ballon, lancé à 4 heures sur les quatre heures de l'après-midi, s'éleva à la vue d'une foule immense de spectateurs, et passa au-dessus de la ville en gagnant le nord dans la direction de Boston. Deux ailes mues à l'aide d'un mécanisme particulier, facilitaient cette course aérienne. L'aérostat était ainsi pourvu d'un appareil propre à le diriger dans les airs. L'inventeur

de ces accessoires ingénieux assure que trois jours lui suffiraient pour traverser de cette manière l'Atlantique et se rendre en Europe.

Lac St. Pierre.

Les ingénieurs chargés de sonder le chenal du lac St. Pierre, ont terminé leur exploration, et en ont rédigé un rapport qui doit être incessamment publié. Ils s'accordent à recommander l'usage de l'ancien chenal au moyen d'un creusement nouveau à la profondeur uniforme de 16 pieds.

Le courant du fleuve et ses affluents ont formé un dépôt considérable de vase au fond de l'ancien et du nouveau chenal. Cet amas est peu compact et mélangé de sable; il tend à se revêtir d'une croûte légère à sa surface. Mais un courant d'une force peu considérable, sur un abaissement de trois pouces à deux, enlèverait la matière obstruante de la même manière qu'elle a été portée dans le lac par les courants des eaux supérieures.

Les Ingénieurs conseillent l'usage d'un seul chenal en combant celui qu'il faudrait abandonner. Par ce moyen la force entière du courant tournerait à l'avantage de la voie navigable. Ils pensent aussi que le creusement du nouveau chenal nécessiterait une dépense de £60,000 en sus de la somme d'argent qu'exigent les travaux à exécuter sur l'ancien.

La question d'enlever les obstacles qu'a éprouvés jusqu'ici la navigation intérieure entre Québec et Montréal, est définitivement résolue.

NOUVELLES D'EUROPE.

ARRIVÉE DU STEAMER CANADA.

Les nouvelles apportées par cet arrivage sont de la date du 17 Octobre pour Paris, et de celle du 19 pour Liverpool.

Les regards demeurent toujours fixés sur l'Allemagne; mais on ne saurait constater aucun changement sensible dans la situation, bien que certains symptômes paraissent déceler chez l'élément de Hesse Cassel l'intention de ne pas pousser plus loin sa lutte avec ses sujets. Toutefois les indices sont si vagues et les bruits si contradictoires, qu'il est difficile de rien préciser. Quand au Schleswig-Holstein, le statu quo y est plus complet encore, les deux partis ne songent qu'à se refaire des pertes essuyées dans la récente tentative du général Wislizen, qui paraît en somme avoir été également désastreuse pour les vainqueurs et les vaincus.

En France, les hostilités engagées entre l'Élysée et la commission de permanence ont continué sourdement, mais de manière à être toujours le texte de toutes les conversations et de tous les commentaires. Pour se venger du hâne qui a été formulé contre lui, l'Élysée a fait reproduire par le Moniteur un article fort virulent du Constitutionnel contre la commission.

En Angleterre, conformément aux ordres de Sa Majesté, donnés en conséquence et récemment promulgués par la Gazette, le parlement prorogé d'abord jusqu'à ce jour, est de nouveau prorogé par commission jusqu'au jeudi 14 novembre courant. Les commissions royales étaient le lord chancelier, le marquis de Clarendon et le comte Crauford.

L'évêque de Londres a, dit-on, adressé à la reine une lettre de remontrance, parce que, dans son voyage, Sa Majesté n'avait pas emmené à sa suite un membre du clergé de l'Église établie, et pour avoir assisté, à Balmoral, à un service presbytérien. Sa Majesté a fait savoir à l'évêque qu'elle désapprouvait sa démarche en cette circonstance, et lui a fait observer qu'elle n'avait pas manqué à ses devoirs en assistant à un service public de l'Église d'Écosse.

Les journaux d'Espagne, dit le Correspondant du Courrier des B., annoncent que, le 8 Octobre, est partie du port de Cadix, la première division des troupes destinées à protéger l'île de Cuba contre les envahisseurs américains. Les troupes, composées du régiment du roi et d'un escadron du régiment de Bourbon, se sont embarquées sur la frégate

elle avait redoublé, et cependant je ne dirai point mon amour. Ce fut elle-même qui m'engagea à me fixer enfin dans le pays, et à prendre de nouvelles habitudes quand il en était temps encore.

Voilà, me dit-elle un jour, si l'on est heureux ici, c'est parce qu'on ne se trouve étranger à rien de ce qui nous entoure. Ce peu de mots, hélas! était pour moi un reproche cruel, mais alors je savais tout souffrir.

Granvel connaissait si bien sa femme qu'il ne voyait sans jalousie; cependant son accueil était froid. Je sentis qu'il fallait m'éloigner du village; d'ailleurs, depuis longtemps ma famille m'attendait. Je revis mon père et mes sœurs; la joie qu'on me montra fut vive, mais au bout de quelques semaines, il me sembla que l'on me regardait comme un passager, et qu'en s'efforçant de me faire trouver le séjour de notre habitation agréable, on s'imposait une sorte d'empressement qui me rendait étranger aux habitudes de la famille; en un mot, on eût dit qu'il me fallait des plaisirs plus vifs et au la même existence ne nous convenait plus. Hélas! non, elle n'était plus pour nous la même! Mon cœur n'était pas assez simple, et ces joies paisibles qu'on goûte, dans nos campagnes, je ne les ressentais plus, surtout depuis que rien ne devait m'y rattacher!...

Je me rappelle qu'un jour je racontais à la famille rassemblée autour du foyer, et nos parents et nos plaisirs. Je leur peignais le grondement qui précède les orages, le soulèvement des flots, l'agitation du navire et le

enroulement des mâts tombant au bruit du tonnerre. Je leur faisais voir le matelot, jouet d'une tempête dont il ignore la fin, jetant ses regards autour d'un horizon troublé, et désorienté par la terre, quand la vague furieuse s'élève pour l'engloutir et mêle ses eaux amères aux torrents de la pluie. Je leur disais notre joie après l'orage, mais elle ne leur faisait point éprouver la même impression. Oh! dit ma sœur en se penchant vers son mari, ici nous voyons bien des orages, mais nous ne les redoutons point; quand nous sommes tous rassemblés, nos chansons nous empêchent d'entendre la pluie qui tombe sur le toit de chaume; le tonnerre gronde, mais le râteau saint nous en garantit. Heureux, mon frère, qui n'éprouve point de vos plaisirs!

Au bout de quelques mois, me voyant sans cesse livré à une tristesse profonde que le temps n'affaiblissait pas, mon père me conseilla de cultiver moi-même le petit bien que nous possédions à quelque distance de la mer. Tu trouveras, me dit-il, dans nos champs quelque diversion à tes ennuis. Il y a bien des hommes, mon fils, qui ne peuvent être heureux qu'en se reportant à cet époque-là. Mon père, lui dis-je, vous êtes cependant heureux dans votre vieillesse. Mon fils, répliqua-t-il, je n'ai point quitté mon village, et c'est dans une chaumière que j'ai vécu.

Je voulais essayer de ce genre de vie dont on me vantait tant la douceur; je voulais n'avoir rien à me reprocher.

Hélas! comme j'étais inhabile à ce travail des champs qu'on me vantait! Il n'y avait

que Marie qui aurait pu me le faire supporter; son image embellissait quelque-fois ma solitude, mais il fallait me reporter à un temps si éloigné pour trouver quelque douceur en pensant à elle...

Cependant, si je voyais fleurir les bluets dans nos campagnes, si la marguerite ornait nos prairies, je ne pouvais m'empêcher de songer aux belles années de notre enfance; chacun de nous préférant alors une de ces fleurs, et cependant un doux échange nous les faisait chérir également. Plus tard c'était en rougissant qu'elle les recevait, plus tard elles avaient fait couler ses larmes. Hélas! me disais-je souvent, les douces images que me présentent ces fleurs ne sont plus faites pour moi. Le croiriez-vous, monsieur, au milieu de ces pensées mes anciennes habitudes reprénaient leur pouvoir. Je me plaisais à voir les épis encore verts inclinés par un vent léger, j'y voyais l'apparence d'une mer paisible; mes yeux se portaient alors vers l'Océan. Oui, me disais-je, oui, c'est encore là que je trouverai l'oubli de mes maux; mais avant de partir je reverrai Marie, et si elle me donne une larme, qui pourra la blâmer?

Je partis en effet; je m'embarquai sur le navire qui m'avait ramené en France. Je fus encore témoin de tous les maux qui m'avaient frappé; mais l'impression qu'ils me faisaient éprouver commençait à disparaître devant mes propres chagrins. Je vis que le bien qui me manquait appartenait encore à la plupart de ceux qui avaient excité le plus vi-

vement ma pitié; je vis que le noir soumis à toutes les horreurs de l'esclavage oubliait le fond du commandeur quand un nouveau-né venait embellir sa cabane, et qu'il exprimait son bonheur par des danses prolongées jusqu'au milieu de la nuit, et par des chants qui le charmaient longtemps après, durant son travail. Je ne pouvais voir sans envie la tendresse des sauvages de l'Amérique pour leurs enfants, qui rendent à leurs yeux le séjour des forêts plus doux. Un jour, je contemplais deux jeunes Galibis qui venaient de s'unir; nous voulions leur offrir quelques-uns de ces présents que désire leur innocence impatience, et chacun d'eux s'indiquait tout à tout, comme s'ils avaient voulu nous apprendre que désormais l'un était devenu pour l'autre ce qu'il avait de plus cher. Je vis sur les côtes de l'Amérique un Ambe partager à ses enfants le lait que venait de lui donner ses chameaux, et chanter au milieu d'eux la félicité qu'on goûte au sein des déserts les plus arides. J'entraîs dans la cabane du paysan du Nord; on y oubliait toutes les rigueurs de la nature, l'on n'y sentait point la pauvreté, parce qu'une famille nombreuse se racontait son espoir et ses peines; partout il y avait du bonheur pour ceux qui savaient le fixer.

Enfin, après plusieurs années, je me décidai à retourner en France. Un désir secret de revoir mes amis m'entraînait alors... je n'étais cependant point décidé à me fixer pour jamais auprès d'eux; car mes affections s'étaient répandues dans bien des contrées.

Presque toujours je désirais l'Europe; mais en Europe, je ne pouvais point oublier ceux qui m'avaient accueilli dans tant de lieux différents. Durant ma dernière navigation, j'acquis l'amitié d'un homme que vous avez vu ici, et qui alors me donna des conseils que jamais je n'oublierai.

Assis sur le pont du navire, ce digne passager nous instruisait quelquefois. Ses paroles étaient simples comme nous, qui l'écoutons; il nous faisait connaître de si douces pensées, que les ours les plus durs en étaient émus.

(A continuer.)

PENSEES.

Quelqu'un a très bien dit: la nature demande le nécessaire, la raison veut l'utile, l'amour-propre cherche l'agréable, et la passion le superflu.

Le sel doit entrer dans tous les mets; l'honneur dans toutes les professions.

Le ciel du sauvage tracé dans le sable suffit pour attester la présence de l'homme à cet athée qui ne veut pas reconnaître Dieu dans la main est empreinte sur l'univers entier.

Que de gens rateraient leurs s'il leur était défendu de dire du bien d'eux-mêmes et du mal d'autrui!